

Sommaire

Lys Alcayna-Stevens et Hiav Yen Dam

Introduction 9

Véronique Servais

Une psychologie sans sujet 25

Pamela J. Asquith

Multispecies ethnography from the perspective of Japanese primate social interaction studies..... 37

Frédéric Louchart

On ne naît pas singe, on le devient :

l'apprentissage dans un centre de réintroduction à Bornéo 52

Alexandra Palmer

Anthropologist or primatologist ? 68

Gabriela Bezerra de Melo Daly

Interspecies socialization. Humans and chimpanzees in captive settings..... 87

Lys Alcayna-Stevens

Chimpanzés, jaguars et ventriloquisme ethnographique 109

Juno S. Parreñas

An anthropology of primatology exceeds the Primate order :

A feminist and queer critique 126

Nicolas Langlitz

Chimpanzee ethnography in the face of humankind's savage success..... 144

Hiav Yen Dam

L'écho de leur chant :

Anthropologie de l'extinction d'un primate chinois dans l'Anthropocène 160

Tamara Giles-Vernick

Local primatologies in central Africa..... 177

Vincent Leblan

L'anthropologie stabilisée par le singe..... 187

Frédéric Keck

Postface : Compétences et vulnérabilités des primates dans l'Anthropocène 201

Une psychologie sans sujet

Véronique Servais

Quand elle s'établit, au début du xx^e siècle, sur la base du behaviorisme, la psychologie animale apparaît comme une incarnation parfaite du projet cartésien. C'est une psychologie qui se refuse à inférer, qui conçoit son objet comme séparé de l'observateur, qui s'en tient strictement à l'observable (le comportement) et qui se donne pour principal horizon une rigueur méthodologique quasi maniaque. Comme l'écrit Georges Thinès (1980), la psychologie naissante tire alors sa scientificité de ses protocoles méthodologiques plutôt que d'une analyse rigoureuse de son objet d'étude, le comportement. Pour les besoins de l'analyse et par souci d'objectivité, ce dernier est découpé en unités distinctes, quantifiables et aisément reconnaissables. Les unités sont identiques pour tous les sujets, dont les résultats sont mélangés pour refléter le fonctionnement d'un « sujet moyen ». C'est ce qu'on appelle le « behaviorisme méthodologique » (Wieder, 1980).

Conceptuellement, le comportement est vu comme le résultat de mécanismes situés à l'intérieur de l'organisme, et ce sont principalement ces derniers qui font l'objet des recherches. Le comportement n'est donc, dans cette perspective, qu'un indice ou un moyen pour étudier autre chose (les mécanismes de l'apprentissage, la mémoire, la cognition, le fonctionnement de telle structure cérébrale, etc.). Le but étant de découvrir des lois générales, il est nécessaire de travailler sur des grands nombres et de neutraliser la variabilité individuelle. La subjectivité, entendue comme variabilité individuelle, fait donc obstacle à

l'étude, elle est un biais à éliminer. Mais on peut aller plus loin et considérer que les connaissances acquises par la psychologie animale se font *contre* les subjectivités animales au sens fort, dans la mesure où les dispositifs expérimentaux ont pour objectif *d'empêcher* les animaux de donner sens à leur expérience, et ce afin de décrire le fonctionnement « brut » de leur cognition, indépendamment des animaux eux-mêmes. Idéalement, ceux-ci sont simplement le matériau vivant qui permet d'étudier la cognition (ou la mémoire, etc.). En ce sens, et de façon tout à fait fondamentale, la psychologie animale a vocation à être une psychologie sans sujet.

Un exemple parlant nous est donné par Florence Burgat (2010 : 9) qui cite un article de Céline Amiez et Jean-Paul Joseph sur le rôle du cortex cingulaire antérieur dans les choix comportementaux basés sur les récompenses : « Lors des séances, l'animal est assis sur une chaise pour primates en face d'une dalle tactile (30 x 40 cm) située à environ 21 cm des yeux et couplée à un moniteur vidéo sur lequel les cibles visuelles sont présentées. La chaise est pourvue d'une fenêtre (10 x 10 cm) au travers de laquelle l'animal passe un bras pour frapper l'écran (Microtouch System). La présentation des cibles, l'occurrence et la position des touches sur l'écran sont contrôlées et enregistrées par un micro-ordinateur PC486DX33 (logiciel CORTEX) ». On voit bien que l'objectif est de contraindre l'animal afin que son comportement apporte une réponse à la question que se pose l'expérimentateur. Pour la critique phénoménologique, la psychologie scientifique n'étudie pas l'activité normale de l'animal « mais la réaction que l'on obtient d'un organisme, quand on l'assujettit à travailler, pour ainsi dire, par pièces détachées, à répondre non pas à des situations complexes, mais à des stimuli isolés » (Merleau-Ponty, 1942 [1967] : 72).

L'éthologie animale de son côté, quoiqu'issue de la biologie et s'opposant à la psychologie de laboratoire sur bien des points, la rejoint dans son souci d'écarter la subjectivité de ses préoccupations. Comme l'écrit l'un des fondateurs de l'éthologie, le Néerlandais Niko Tinbergen dans son célèbre article « On aims and methods in ethology » (1963) « c'est à proprement parler un travail suffisant pour moi de tester et comprendre la machinerie comportementale de la même manière que n'importe quel autre processus du vivant est étudié biologiquement. [...] Toute tentative pour faire la synthèse des données ainsi obtenues avec des phénomènes subjectifs a toujours obscurci mon travail » (1963 : 9, cité par François Calatayud, 2010 : 324). On ne peut énoncer plus clairement le fait que le but de l'éthologie n'est pas de découvrir l'expérience subjective des animaux. Ici

aussi, la subjectivité animale est ce qui vient obscurcir le travail du chercheur. Il ne s'agit plus d'empêcher les animaux de manifester leur subjectivité ou leurs différences individuelles en les enfermant dans des dispositifs expérimentaux, mais de négliger ce niveau de compréhension, inutile en regard de la théorie biologique. En effet, même si l'éthologie reconnaît l'existence de besoins ou de motivations, donc d'une certaine intériorité animale, l'explication de ces besoins ou motivations est recherchée du côté de la physiologie. Les références à l'intentionnalité, ou à toute autre question de subjectivité, sont inutiles, l'éthologie naissante se définissant comme une biologie du comportement.

Par la suite, la sociobiologie, puis l'écologie comportementale ont apporté à l'éthologie un cadre théorique permettant d'envisager les comportements complexes sans se soucier de la question du sujet. Dans ces disciplines en effet, les animaux sont vus comme développant des stratégies (reproductives, de fourragement, de communication, etc.) leur permettant de résoudre les problèmes qui se posent à eux. La théorie veut que ces stratégies soient retenues par l'évolution dans la mesure où elles augmentent la « *fitness* », le succès reproducteur des individus qui en sont porteurs. Mais on ferait erreur en croyant que les stratégies sont vues comme celles d'un sujet. La théorie n'a nul besoin de cela. En fait, à aucun moment la question du sujet animal n'est pertinente. Il n'est ni l'auteur de son comportement, ni l'objet de la sélection naturelle. Les organismes biologiques sont plutôt vus comme des agents cognitifs dont les mécanismes d'adaptation ont été progressivement mis au point par la sélection naturelle. Cette manière de voir a évidemment sa pertinence, mais elle fait l'impasse sur le rapport subjectif de l'organisme à son monde.

En réaction à cela, plusieurs tentatives ont été faites, du côté des éthologues, pour réintégrer le sujet animal au sein de la discipline. Dès la fin des années 1970, Donald Griffin (1976, 1984) a plaidé pour que l'on envisage sérieusement la possibilité que les animaux aient des états mentaux, des émotions et des pensées conscientes. Pour courageuse qu'elle soit, sa démarche était limitée : se basant sur la psychologie de sens commun, Griffin proposait en effet de faire des états mentaux une nouvelle catégorie de causes pour le comportement, et faisait ainsi l'économie d'une réflexion sur la notion de sujet et sur la nature du comportement. Plus récemment, l'éthologiste Gordon Burghardt (1997) a proposé que l'éthologie ajoute à son programme de recherche une « cinquième question » portant sur l'expérience privée des animaux¹. À ses yeux, il s'agit de l'un des projets scientifiques les plus exaltants du XXI^e siècle. Pour fonder cette

nouvelle approche de la subjectivité animale, Burghardt suggère de renouer avec la tradition de la psychologie animale phénoménologique, telle qu'elle a été initiée par Jakob von Uexküll (1965) et Frederik Buytendijk (1953, 1965). C'est également autour de ces auteurs que s'est développée en France une tradition d'éthologie phénoménologique².

Qu'est-ce qu'un sujet animal ?

Jakob von Uexküll (1965) est connu pour avoir proposé de définir un sujet animal comme un individu qui, par la relation circulaire action-perception qu'il établit avec son environnement, se crée un monde propre (*Umwelt*), un paysage de sens dans lequel il évolue et dans lequel il produit son comportement. Frederik Buytendijk est un psychologue expérimental venu à la phénoménologie. Comme Uexküll, il pense que les animaux vivent dans des mondes subjectifs qui font sens pour eux, plutôt qu'ils ne réagissent passivement à des stimuli. Ces deux auteurs soulignent l'importance des dispositions intérieures de l'organisme dans la signification qui est donnée à des objets ou des propriétés de l'environnement.

La signification que prend un objet pour un animal donné reflète ainsi la polarisation momentanée de son activité. C'est ce qu'indiquent des études plus récentes menées sur le sapajou brun (*Cebus olivaceus*) par Dubois et ses collaborateurs (Dubois *et al.*, 2001, 2005). Ces auteurs ont montré que les singes ne réagissent pas de la même façon aux mêmes objets disposés dans des lieux différents de leur domaine vital. Ce n'est donc pas aux propriétés objectives du stimulus qu'ils réagissent, mais à la signification que prend celui-ci dans un lieu particulier, en relation avec une activité spécifique. Le comportement est ce qui fait lien entre l'organisme et son milieu et il est absurde, pour ces auteurs, de l'envisager de manière isolée. La subjectivité animale émerge et se conçoit dans le rapport de l'organisme à son milieu. C'est pourquoi, pour percevoir l'animal en tant que sujet, il faut l'envisager dans son milieu. On ne peut séparer un organisme de son environnement pour l'étudier.

« Ce que nous connaissons de l'animal, c'est sa conduite ; mais on ne peut raisonnablement, légitimement, parler de cette dernière comme telle, que si l'on conçoit, se représente, pense les mouvements de cet animal comme des actes s'adressant à un certain milieu, présent ou virtuel. Les réactions et les activités spontanées de l'animal ne sont compréhensibles que si nous y voyons des actes. Mais, ce faisant, nous admettons que nous envisageons l'animal comme un *sujet*. » (Buytendijk, 1952 : 20, souligné par l'auteur)

Pour Buytendijk, le terme de sujet désigne « un mode d'existence qui s'affirme comme le fondement d'une réceptivité aux significations intelligibles et en même temps d'une activité qui crée ces significations et y répond intelligemment » (Buytendijk, 1965 : 22). Ce qui donne sa qualité stimulante au stimulus ne peut être défini indépendamment de l'organisme qui le reçoit.

Envisager les animaux comme des sujets implique aussi de reconsidérer la notion de comportement. Il s'agit de le voir comme « déploiement d'une manière d'être spécifique » (Burgat, 2010 : 39), comme un « dynamisme endogène finalisé » (Gervet et Gallo, 1993 : 391) et de reconnaître que l'organisme « est habité en interne d'un mouvement d'ouverture sur son monde environnant. Il est en quelque sorte avide de sensations » (Burgat, *ibid.* : 35). Le comportement prend alors « une teinte dynamique, sous la forme de visées intentionnelles qui découpent le monde en unités de sens » (Catalyud, 2010 : 325). Plus question, donc, de découper le comportement en unités commodes à identifier par les observateurs.

Quelles sont alors les conditions d'une psychologie des sujets animaux ? Si le sujet animal se constitue dans sa relation à son milieu, il faut envisager cette relation. Mais ce n'est pas simple, car le milieu ou la situation sont spécifiés *par l'animal lui-même*, selon son organisation interne, ses organes sensoriels, ses dispositions et son activité. La situation ne l'est que par rapport à l'animal, ce n'est pas à une situation objectivement définie qu'il répond. « Il faut d'abord découvrir comment l'ambiance apparaît à la bête, quel est son univers "subi et observé" » explique Buytendijk (1953 : 10). Et « c'est là une tâche dont seule peut se charger la recherche scientifique la plus minutieuse possible » (*ibid.*). L'auteur ajoute que c'est précisément lorsqu'on coupe le comportement de son milieu que parler de « recherche » par exemple pour un chien est de l'anthropomorphisme. Pourquoi ? Parce qu'alors on interprète le comportement de l'animal à partir d'un milieu humain, et le terme de « recherche » se trouve chargé de connotations inopportunes. En revanche, si le scientifique a compris à la fois la situation dans laquelle se trouve l'animal, et son attitude, sa façon de se comporter, il peut parler de la colère du chien sans faire de l'anthropomorphisme. C'est en fait à une étude des modes de relation au milieu que Buytendijk nous invite. Mais il est nécessaire pour cela d'affûter son regard : « Il suffit de concevoir un objet (animal ou chose) comme "situé", comme occupant une position par rapport à une ambiance, pour qu'il soit possible d'observer un comportement, même s'il s'agit d'une inactivité » (Buytendijk, *ibid.* : 17). Le sujet animal de l'éthologie phénoménologique est donc un sujet toujours situé. Il n'est pas le sujet moderne cartésien qui lui, « pour être, n'a besoin d'aucun lieu » (Berque, 2018 : 2).

Les conceptions de Buytendijk s'accordent bien avec la théorie contemporaine de l'énaction (Maturana et Varela, 1994) dans laquelle le sujet cognitif est un sujet situé qui, par ses actions et sa constitution, spécifie le monde auquel il est sensible. Ajoutons pour terminer que, pour voir les mouvements animaux comme des comportements, il faut encore un sujet humain, pourvu d'un regard qui perçoit les structures et voit le comportement comme étant organisé. Il faut « s'approprier comme être doué de comportement » (Dewitte, 2010 : 136). Pour l'éthologie et la psychologie animale, ce sont là des enjeux considérables, qui remettent fondamentalement en question les bases mêmes sur lesquelles se sont établies ces disciplines. C'est pourquoi il est raisonnable de penser que ces approches ne pourront se développer qu'à la marge – dans un premier temps du moins. Et peut-être est-ce pour cette raison que c'est du côté des sciences sociales que se développent aujourd'hui des tentatives pour faire des animaux des sujets. Sur la plupart des points évoqués ici, l'anthropologue est certainement plus à l'aise que l'éthologiste ou le primatologue, lui qui a intégré depuis longtemps l'idée qu'il doit s'utiliser comme être percevant, et s'immerger durablement dans le milieu d'autrui s'il veut découvrir comment celui-ci construit son monde et vit dans le monde qu'il construit.

Enchevêtrements primato-anthropologiques

Parmi les textes rassemblés dans ce volume, plusieurs d'entre eux discutent des frontières entre primatologie, éthologie et anthropologie. Ils s'interrogent sur la manière dont ces frontières pourraient être affectées par ces « nouvelles approches » qui se désignent elles-mêmes comme ethnographie multi-espèces, ethnoprimateologie ou éthographie. Ce dont ces textes et les diverses tentatives dont ils se font les échos témoignent, c'est du trouble qui s'installe à la frontière entre primatologie et anthropologie, un trouble qui, sans doute, pourrait être mis à profit pour repenser la question du sujet animal. Les lignes qui suivent en envisagent quelques aspects.

L'une des questions qui se posent lorsqu'on envisage les « interfaces » ou « rencontres » entre primates humains et non-humains est celle de la « véritable nature » des primates. Pour paraphraser Tim Ingold (1988), on en vient forcément à se demander : « Qu'est-ce qu'un primate » ? Car il est évident que les conservateurs, les gardiens de zoo, les villageois, les primatologues occidentaux ou japonais, tous ont une vision très différente de ce qu'est un chimpanzé ou un

orang-outang. Le défi est alors de se départir de ce vieux réflexe qui consiste à penser que le « vrai » primate est celui dont les biologistes documentent l'existence, tandis que les autres primates en seraient des constructions locales plus ou moins exactes dont les anthropologues documenteraient les conditions pratiques et symboliques d'élaboration. Pour compliquer les choses, la question n'est pas anodine, car elle a une portée politique dont dépendront les traitements qui seront réservés aux animaux concernés. C'est une banalité d'affirmer que la perspective, qui inclut non seulement les présupposés conceptuels, théoriques et culturels, mais aussi les intentions et les actions pratiques (y compris scientifiques) dans lesquelles on est engagé façonnent notre vision. Mais il faut ajouter à cela que ces perspectives différentes offrent aux animaux concernés des mondes objectifs différents, des « prises » différentes auxquelles ils devront donner sens. Les primates créent par là avec leurs observateurs/compagnons humains des boucles interactives qui s'autonomisent dans la définition réciproque de soi et de l'autre. En ce sens, les perspectives humaines différentes font advenir des animaux différents.

Les anthropologues sont-ils à même d'aller au-delà de cette constatation ? C'est-à-dire : sont-ils à même de parler des primates plutôt que de la manière dont les primates sont perçus/construits par les êtres humains ? L'ethnographie multi-espèces est-elle à même de traverser la biologie, la théorie de l'évolution, la théorie des systèmes et la phénoménologie pour donner forme à un autre sujet animal, qui ne serait ni humain ni mécanique, et quel serait alors ce sujet ? Quels, ou qui, sont les primates (autres qu'humains) de l'anthropologie ou des sciences sociales ? Ce sont sans aucun doute des primates situés, des sujets en relation avec un milieu qu'ils spécifient et qui les modèle en retour. Et en cela, ces primates ne sont ni spécialement biologiques ni spécialement culturels, car le monde qui les entoure est forcément un composite nature-culture. Comme le montrent plusieurs des textes présentés ici (voir Asquith, ce volume), envisager le primate comme sujet-en-relation nous conduit immanquablement à dépasser l'opposition entre le « vrai » primate et les constructions humaines de celui-ci.

Ainsi que nous le rappelle Pamela J. Asquith, la primatologie occidentale post-darwinienne est essentiellement sociobiologique ; les individus sont vus comme des monades cartésiennes dotées de compétences (*skills*) cognitives évoluées. Pour la théorie adaptationniste, la « cognition sociale » est faite de compétences qui ont été sélectionnées parce qu'elles permettaient de « résoudre les problèmes » liés à la complexité sociale, et donnaient à ceux qui en étaient

porteurs un avantage adaptatif. La seule manière de concevoir le social dans cette perspective est d'en faire un sous-produit des actions individuelles. La société serait inscrite dans les individus, dans leurs gènes et leurs mécanismes cognitifs – une naturalisation du social devenue finalement banale, qui encore une fois fait l'impasse sur les sujets animaux.

Mais les programmes de réhabilitation qui sont évoqués dans ces pages (Palmer, ce volume ; Louchart, ce volume) démontrent que cela ne marche pas ainsi. Ce qu'est un orang-outang dépend d'avec qui et comment il fait société. Être orang-outang n'est pas réaliser une essence pré-existante inscrite dans des gènes, mais accomplir et développer une vie dans laquelle la subjectivité, dans son rapport avec le milieu, est partie prenante. Les sociétés de primates existent pour autant qu'elles se maintiennent, et un chimpanzé apprend à devenir chimpanzé en grandissant dans cette matrice de relations. Que cette matrice relationnelle se modifie, et le chimpanzé actualisera d'autres potentialités. L'importance de la matrice relationnelle dans la définition de « l'être animal », qu'il soit chimpanzé ou autre, est bien démontrée dans le cas tragique des éléphants « tueurs de rhinocéros » observés dans certains parcs africains faisant l'objet de braconnage intense (Bradshaw et *al.*, 2005).

Les observations montrent qu'un éléphant mâle grandissant dans un groupe social déstructuré par les tueries, et qui n'est pas intégré, à un moment clé de son développement, dans un groupe de mâles adultes et âgés, actualise une autre manière « d'être éléphant » (ici, hyper-agressive). Les changements sont physiologiques (puberté précoce), psychologiques (hyper-agressivité) et sociaux (la nature des liens sociaux est modifiée). Si aucune action correctrice n'était entreprise, on pourrait imaginer que se développent progressivement des groupes d'éléphants avec une structure sociale différente, sensibles à des éléments différents de leur milieu et l'exploitant différemment, vivant donc dans une niche écologique différente, favorisant le développement d'autres potentialités – jusqu'à, pourquoi pas, former une sous-espèce d'éléphants. Affirmer que seul l'éléphant « normal » est le « vrai » éléphant, c'est vouloir conserver une vision essentialiste (ou normative) de l'être éléphant qui est sans rapport avec la réalité observable. Ces exemples nous invitent au contraire à reconnaître à quel point le milieu (biologique et social) et le sujet sont indissociables – et donc très logiquement, à préserver les milieux. Ces réflexions conduisent à reconnaître que la biologie darwinienne, à elle seule, ne peut rendre compte des comportements, des sociétés et des subjectivités des primates ou d'autres

animaux. La primatologie et la biologie japonaises, qui partent d'un point de vue relationnel et envisagent les subjectivités animales comme des rapports à un milieu subjectif, sont à cet égard bien différentes.

La notion de sujet animal est le lieu où convergent les ethnographies multi-espèces³ (ainsi que d'autres démarches, issues des sciences sociales, visant à intégrer les animaux dans leurs études), l'éthologie phénoménologique esquissée ici et la démarche de la primatologie japonaise, que les travaux d'Asquith (1986 ; Asquith et Kalland, 2004) et d'Augustin Berque (2015, 2018) nous ont amenés à connaître. Toutes placent, au cœur de leurs analyses, le sujet en relation dynamique avec son milieu. Puisque l'organisme spécifie les propriétés du milieu auxquelles il est sensible, et que ce milieu constitue la « niche » dans laquelle il vit et qui le spécifie en retour, il n'y a plus de sens à vouloir identifier « l'essence » de l'être animal, qu'il soit chimpanzé, orang-outang ou éléphant, comme purement biologique. Il n'y a pas d'unité biologique interagissant avec quelque chose de différent d'elle qui serait la culture ou le social. Les frontières se brouillent entre les sciences sociales, la primatologie et l'éthologie.

On l'a dit plus haut, considérer les animaux comme des sujets remet en question les fondements mêmes de l'éthologie et de la psychologie animale. Une hypothèse que nous faisons ici, inspirée par notre lecture de Kinji Imanishi (2015) est qu'introduire la subjectivité animale dans l'éthologie et la théorie de l'évolution pourrait modifier en profondeur notre compréhension de l'adaptation. Car il faudrait alors admettre que l'environnement qui agit sur les animaux, via la sélection naturelle, n'est pas l'environnement objectif défini par les sciences naturelles, mais le monde subjectif perçu par les animaux. C'est dans ce monde subjectif qu'ils se meuvent et c'est à travers le couplage sensori-moteur avec celui-ci que l'environnement prend du sens pour eux.

Dans un texte consacré à la cognition animale du point de vue de l'énaction, Michel J. Dubois et Jean-François Gérard (2010) développent plusieurs exemples dans lesquels ils montrent que tenir compte de la subjectivité animale et des couplages sensori-moteurs que des espèces établissent avec leur environnement altère significativement les explications évolutionnistes de ces comportements. Par exemple, plutôt que de dire que la fréquence du sonar d'une espèce de chauve-souris est *adaptée* à l'environnement forestier, les auteurs proposent de considérer que la chauve-souris apprend à chasser là où elle trouve le plus de proies, étant donné les particularités techniques de son sonar (haute ou basse fréquence), c'est-à-dire ici le milieu forestier. Une partie de l'explication est transférée de

l'animal « lui-même » (ses gènes, ses processus cognitifs) à la contingence d'une rencontre entre un système sensori-moteur et un environnement. Les explications qu'ils proposent sont également plus parcimonieuses que les explications traditionnelles de l'adaptation d'une espèce à son milieu.

D'autres lignes de brouillage apparaissent encore. L'influence de l'anthropologie sur la primatologie pourrait se manifester par l'adoption de méthodes de descriptions dans lesquelles le chercheur accepterait d'interagir avec les animaux étudiés et développerait une forme de participation éthologique et réflexive⁴. Pour percevoir les animaux comme des sujets dans leurs mondes, il faut non seulement s'apporier soi-même comme doué de comportement organisé, comme on l'a dit, mais aussi développer un regard nourri d'empathie, de connaissances naturalistes et de familiarité avec le milieu. Cela nécessite de travailler avec des animaux non contraints et de développer des méthodologies originales (voir Meuret, 2010). Un autre enjeu serait de faire place aux émotions des animaux et de s'interroger sur la place des liens affectifs et de l'affectivité dans leurs relations à autrui. Finalement, voir les animaux comme des sujets d'un monde, ce serait aussi faire de l'entité « organisme + environnement » son objet d'étude, comprendre qu'on ne peut pas décrire l'un sans l'autre, ce qui reviendrait à abandonner la monade cartésienne dotée de qualités ou de compétences sélectionnées par l'évolution aux oubliettes des idéologies scientifiques.

NOTES

1. Ces quatre questions « pourquoi » correspondent à quatre types de causes : les mécanismes du comportement, le développement (ontogenèse) du comportement, l'évolution (phylogenèse) des comportements et leur fonction adaptative.
2. Un certain nombre de ces auteurs ont été rassemblés par Florence Burgat (2010) dans son ouvrage *Penser le comportement*.
3. Mais aussi l'étho-ethnologie, l'éthographie et toutes les autres tentatives contemporaines pour décrire les socialités humanimales.
4. Ce que faisait Konrad Lorenz, pour qui une familiarité affectueuse avec les animaux étudiés était indispensable à une recherche de qualité.

Bibliographie

Asquith, P. J.
1986 « Anthropomorphism and the Japanese and Western Traditions in Primatology », in J. G.

- Else et P. C. Lee (éds), *Primate Ontogeny, Cognition, and Social Behavior*, Cambridge, Cambridge University Press : 61-71.
- Asquith, P. J. et Kalland, A. (éds).
1997 *Japanese Images of Nature : Cultural Perspectives*, Richmond, Curzon.
- Berque, A.
2015 « La mésologie d’Imanishi », in K. Imanishi, *La liberté dans l’évolution*, Marseille, Éditions Wildproject : 165-186.
2018 « Au-delà de la modernité ? La nature dans la “science naturelle” d’Imanishi et dans l’“agriculture naturelle” de Fukuoka », colloque « Représentations de la nature à l’âge de l’anthropocène », université Jean-Moulin-Lyon-III et IETT, Lyon, 22-23 mars.
- Bradshaw, G. A., Schore, A. N., Brown, J. L., Poole, J. H. et Moss, C. J.
2005 « Elephant Breakdown : Social trauma : Early disruption of attachment can affect the physiology, behaviour and culture of animals and humans over generations », *Nature* 433 (7 028) : 807.
- Burgat, F.
2010 « Introduction », in F. Burgat (éd.), *Penser le comportement animal. Contribution à une critique du réductionnisme*, Paris, Versailles, Éditions de la Maison des sciences de l’homme/Quæ : 17-49.
- Burghardt, G. M.
1997 « Amending Tinbergen : A Fifth Aim for Ethology », in R. W. Mitchell, N. S. Thompson et H. L. Miles (éds), *Anthropomorphism, Anecdotes, and Animals*, Albany (New York), State University of New York Press : 254-276.
- Buytendijk, F. J. J.
1952 *Traité de psychologie animale*, Paris, Presses universitaires de France.
1965 *L’Homme et l’animal. Essai de psychologie animale*, Paris, Gallimard.
- Calatayud, F.
2010 « Du comportement “fait de nature” au discours de l’éthologiste. Réflexions sur la place de la subjectivité en éthologie », in F. Burgat (éd.), *Penser le comportement animal. Contribution à une critique du réductionnisme*, Paris, Versailles, Éditions de la Maison des sciences de l’homme/Quæ : 323-342.
- Dewitte, J.
2010 « Une autre existence. En relisant “La structure du comportement” de Maurice Merleau-Ponty », in F. Burgat (éd.), *Penser le comportement animal. Contribution à une critique du réductionnisme*, Paris, Versailles, Éditions de la Maison des sciences de l’homme/Quæ : 127-151.
- Dubois, M. J. et Gerard, J.-F.
2010 « La cognition animale sert-elle à résoudre des problèmes ? », *Terrain* 54 : 122-129.
- Dubois, M. J., Gerard, J.-F. et Pontes, F.
2005 « Spatial Selectivity to Manipulate Portable Objects in Wedge-Capped Capuchins (*Cebus olivaceus*) », *Primates* 46 (2) : 127-133.
- Dubois, M. J., Gerard, J.-F., Sampaio, E., De Faria Galvão, O. et Guilhem, C.
2001 « Spatial Facilitation in a Probing Task in Wedge-Capped Capuchins (*Cebus olivaceus*) », *International Journal of Primatology* 22 (6) : 993-1006.

Primates

Gervet, J. et Gallo A.

1993 « Les modèles de causalité dans l'éthologie du xx^e siècle », in L. Bodson (éd.), *L'histoire de la connaissance du comportement animal*. Actes du colloque international, université de Liège, 11-14 mars 1992 : 372-402.

Griffin, D. R.

1976 *The Question of Animal Awareness : Evolutionary Continuity of Mental Experience*, New York, Rockefeller University Press.

1984 « Animal Thinking », *American Scientist* 72 (5) : 456-464.

Imanishi, K.

2015 *La liberté dans l'évolution*, suivi de *La mésologie d'imanishi* par A. Berque, Marseille, Éditions Wildproject.

Maturana, H. R. et Varela, F. J.

1994 *L'Arbre de la connaissance. Racines biologiques de la compréhension humaine*, Paris, Addison-Wesley France.

Merleau-Ponty, M.

1967 [1942] *La structure du comportement*, précédé de *Une philosophie de l'ambiguïté par A. de Waelhens*, Paris, Presses universitaires de France.

Meuret, M.

2010 « Des troupeaux dans la broussaille : un comportement inattendu qui incite à changer de paradigme scientifique », in F. Burgat (éd.), *Penser le comportement animal. Contribution à une critique du réductionnisme*, Paris, Versailles, Éditions de la Maison des sciences de l'homme/ Quæ : 223-251.

Thinès, G.

1980 *Phénoménologie et science du comportement*, Liège, Pierre Mardaga.

Tinbergen, N.

1963 « On Aims and Methods of Ethology », *Zeitschrift für Tierpsychologie* 20 (4) : 410-433.

Uexküll, J. (von).

1965 *Mondes animaux et monde humain*, Paris, Denoël.

Wieder, D. L.

1980 « Behavioristic Operationalism and the Life-World : Chimpanzees and Chimpanzee Researchers in Face-to-Face Interaction », *Sociological inquiry* 50 (3-4) : 75-103.

Résumés et mots-clés

Abstract and keywords

Primates

Primates

Lys ALCAYNA-STEVENSON et Hiav Yen DAM

Introduction

Introduction

Véronique SERVAIS

Une psychologie sans sujet

A psychology without a subject

RÉSUMÉ

Le texte reprend très brièvement l'histoire conjointe de la naissance de la psychologie scientifique et de l'éthologie animale, devenue biologie du comportement, pour montrer que ces deux disciplines, bien que différentes, ont convergé dans l'absence de prise en compte de la subjectivité animale. Revenant à Buytendijk, il interroge ensuite la notion de subjectivité animale telle qu'elle est présente chez cet auteur ainsi que chez différents éthologues d'inspiration phénoménologique, pour conclure sur le fait que le sujet éthologique est toujours un sujet situé. À partir de là, il devient évident que la naturalisation du primate l'éloigne, forcément, de sa nature. En guise de conclusion, l'auteur cherche à envisager, à la suite de Kinji Imanishi, quelles pourraient être les conséquences concrètes de l'introduction de la subjectivité dans l'éthologie contemporaine.

MOTS-CLÉS

behaviorisme – énonciation – éthologie – phénoménologie – psychologie animale – subjectivité.

ABSTRACT

The paper first offers a brief summary of the birth of animal psychology and ethology (which has become behavioural biology) to show that, despite their differences, both disciplines converge in their rejection of animal subjectivity. Turning to the work of Buytendijk, it then examines the notion of animal subjectivity as it is used by that author, as well as others inspired by phenomenology, to conclude that an ethological subject is always a situated subject. The paper discusses the consequences of this conclusion in relation to the nature/culture debate and questions the « true nature » of primates in this perspective. Finally, following Kinji Imanishi, the author imagines how contemporary ethology would be different if animals were considered as subjects.

KEYWORDS
animal psychology – behaviourism – enaction – ethology – phenomenology – subjectivity.

Pamela J. ASQUITH
L'ethnographie multi-espèce vue depuis la perspective des études japonaises des interactions sociales chez les primates
Multispecies ethnography from the perspective of Japanese primate social interaction studies

RÉSUMÉ

Cet article a pour objectif de situer les études japonaises sur les interactions sociales en ce qui concerne la manière dont elles peuvent être comparées à, mais aussi en ce qu'elles ajoutent comme perspective aux ethnographies multi-espèces. Pour ce faire, les différentes réponses à l'usage et aux significations du terme ethnographie en ethnoprimateologie et dans l'ethnographie multi-espèce sont brièvement revisitées. Ces visions sont ensuite comparées avec celles développées par la primatologie japonaise dans des études sur les interactions sociales, qui depuis le début ont impliqué des recherches à la fois primatologiques et anthropologiques. Ces visions sont ensuite distinguées des appels à mettre en œuvre une ethnographie multi-espèces en primatologie qui suggère d'incorporer certaines des approches traditionnelles japonaises à l'étude des primates. Ce qui a caractérisé de manière significative et depuis longtemps, bien que quelque peu différemment, l'ethnographie multi-espèce des études japonaises sur les primates (accessibles presque uniquement en japonais) est passée en revue afin de mettre en lumière certains résultats théoriques pertinents qui étayaient ce que les Japonais appellent une « sociologie des primates ».

MOTS-CLÉS

ethnographie – ethnographie multi-espèce – ethnoprimateologie – études japonaises sur les primates – études sur les interactions sociales.

ABSTRACT

This paper aims to situate Japanese social interaction studies in terms of how they compare with, and add another perspective to, the current research environment in multispecies ethnography. To that end, the different responses to the use and meaning of ethnography in ethnoprimateology and multispecies ethnography among western social anthropologists and primatologists are briefly revisited. These views are contrasted to social interaction studies in Japanese primatology that are discussed in terms of having mutually engaged primatological and anthropological research from their outset. They are further distinguished from recent calls to operationalize multispecies ethnography in primatology that suggest incorporating

some traditional Japanese approaches to primate studies. The somewhat different, but longstanding, multispecies ethnographies that have characterized significant Japanese primate studies (and are largely available only in Japanese) are reviewed to point to relevant theoretical outcomes that underpin what Japanese call a « primate sociology ».

KEYWORDS

ethnography – ethnoprimateology – Japanese primate studies – multispecies ethnography – social interaction studies.

Frédéric LOUCHART

On ne naît pas singe, on le devient : l'apprentissage dans un centre de réintroduction à Bornéo

One is not born orangutan, one becomes one : learning to be a primate in a Reintroduction Center

RÉSUMÉ

Nyaru Menteng est un centre de réintroduction pour orangs-outans de la fondation BOS (Borneo Orangutan Survival). Depuis la cage de quarantaine de son arrivée à un probable retour aux sources, l'orang-outan développe différentes techniques du corps. La question de la qualité de sa communication, ainsi que la structure sociale qui l'entoure restent en suspens. La culture locale des pensionnaires se développe d'elle-même, indépendamment des normes attendues, ce qui occasionne nombre de comportements inattendus. La question n'est plus alors de connaître l'influence humaine sur ces primates en termes d'efficacité comme en laboratoire, mais en termes d'altération par le contact avec le personnel et le dispositif de la réintroduction sur une culture animale, ce que savent déjà ses acteurs. Les interactions favorisent la créativité. Les primates hébergés recomposent leur culture entre ce que prévoit le dispositif, ce qu'ils en imitent, ce qu'ils y réinventent et ce qu'ils oublient, faisant preuve de flexibilité et tendant ainsi vers une sous-culture qui leur est particulière. Cette altération culturelle de l'animal intègre les mécanismes de transformation du monde résumés par le terme d'Anthropocène. Malgré la volonté de libérer l'animal – justifiant de cette façon l'activité des zoos qui lui viennent en aide – Nyaru Menteng affiche plusieurs aspects de l'approvisionnement et de la domestication.

MOTS-CLÉS

approvisionnement – biodiversité – Bornéo – conservation – culture animale – domestication – Indonésie – orang-outan – réintroduction.

ABSTRACT

Nyaru Menteng is a reintroduction Center for orangutans, funded by the NGO « Borneo Orangutan Survival » (BOS). From quarantine cages to its potential « return

to the nativeness », an orangutan develops different embodied skills. The quality of his communication skills, and the social structure which surrounds him remain suspended. The local culture of these residents develops by itself, independent of the standards expected of it, which leads to unexpected behaviours. The question is thus no longer to know if human presence enhances skills among orangutans, but to know how people and reintroduction mechanisms modify an animal culture, already known by the actors. These interactions allow individual creativity to flourish. The resident primates rearticulate their culture between that which is intended through reintroduction mechanisms, what they imitate, what they reinvent and what they forget, demonstrating flexibility and leading to a sub-culture which is their own. This cultural alteration by animals integrates the transformative mechanisms of the world which are summarized by the term Anthropocene. Despite the desire of animal liberation – which justifies the action by zoos that come to its aid – Nyaru Menteng shows a tendency towards taming and domestication.

KEYWORDS

animal culture – biodiversity – Borneo – conservation – domestication – Indonesia – orang-utan – primate – reintroduction – taming.

Alexandra PALMER

Anthropologue ou primatologue ?

Anthropologist or primatologist ?

RÉSUMÉ

En m'appuyant sur deux projets de recherches que j'ai menés sur les relations hommes-orang-outans, je propose de réfléchir à des méthodes autres que l'ethnographie d'un seul site, qui pourraient faciliter l'étude des relations entre les humains et les autres primates (*alloprimates*). Le premier projet examine les relations entre les gardiens et les orangs-outans d'un zoo. En combinant une méthode ethnographique et une méthode éthologique, il a permis de mettre en lumière le fait que la manière dont les humains interprètent et décrivent les comportements des animaux dépend de leur positionnement et de ce qui les préoccupe, tel que leur rôle de soigneur. Un suivi des activités quotidiennes des deux espèces peut également rendre l'objet de l'étude symboliquement plus équitable – même si d'un point de vue méthodologique, l'équité demeure difficile. Le second projet s'est appuyé sur une méthode ethnographique multi-située afin d'étudier les débats concernant la réhabilitation et la réintroduction des orangs-outans. Cette approche multisituée donne un aperçu qui n'aurait pu être possible avec une méthode ethnographique se focalisant sur un seul site, tels que des différences fondamentales au niveau méthodologique et éthique entre les différents sites d'étude. De plus, en agissant comme une « quasi-primatologue » – à travers un usage de l'éthologie, ou en prenant au sérieux les défenseurs des *alloprimates* – peut changer dans un sens positif la manière

dont les anthropologues sont perçus par les participants, facilitant de la sorte l'accès au terrain.

MOTS-CLÉS

comparaison – conservation – ethnographie multi-espèces – ethnographie multisituée – ethnoprimateologie – interactions hommes-animaux – orang-outans – zoos.

ABSTRACT

Drawing on two research projects on human-orangutan relationships, I reflect on how methods beyond single-sited ethnography might facilitate research on relationships between humans and other primates (alloprimates). The first project, which examined keeper-orangutan relationships in a zoo, illustrates how combining ethnography and ethology can highlight how humans' interpretations and narrations of animal behaviour depend on their unique position and concerns, such as their role as caregivers. Examining both species' daily lives can also make the research focus more symbolically equitable – though methodological equality remains difficult. The second project employed multi-sited ethnography to examine debates about orangutan rehabilitation and reintroduction. This multi-sited approach revealed insights that may not have arisen in a single-sited ethnography, such as fundamental methodological and ethical differences between projects. Furthermore, acting as « quasi-primatologists » – through practising ethology, or taking seriously the views of alloprimate advocates – might positively change how social anthropologists are perceived by participants, thereby facilitating access.

KEYWORDS

comparison – conservation – ethnoprimateology – human-animal interactions – multi-sited ethnography – multispecies ethnography – orangutans – zoos.

Gabriela Bezerra de Melo DALY

La socialisation entre espèces. Les humains et les chimpanzés dans le dispositif de captivité

Interspecies socialization. Humans and chimpanzees in captive settings

RÉSUMÉ

La transmission sociale du comportement entre espèces est un phénomène à multiples facettes qui requiert un raffinement théorique et méthodologique au-delà des concepts comme l'acculturation. Il existe des contextes dans lesquels des comportements typiques d'une espèce nécessitent un certain environnement social pour se développer ; c'est, par exemple, le cas des jeunes mères chimpanzés en captivité qui ont dû apprendre auprès des humains les techniques du corps liées au soin des petits. Afin d'explorer les cas qui ne peuvent être aisément catégorisés comme « culturels » ou « instinctifs », cet

article discute les relations sociales entre humains et animaux à partir d'une perspective nouvelle, à savoir, la socialisation entre espèces. Trois scénarios sont abordés – lorsque les humains ou les chimpanzés apprennent (a) les *patterns* de comportement de l'autre espèce, (b) des *patterns* partagés, et (c) des *patterns* typiques de sa propre espèce par l'interaction avec l'autre espèce. Les réflexions théoriques et les exemples ethnographiques présentés se basent majoritairement sur un terrain étho-ethnographique de longue durée à l'Institut de recherche sur les primates de l'université de Kyôto. De plus, l'article décrit quelques méthodes interdisciplinaires de base que peuvent utiliser les étho-ethnographes potentiels. D'un point de vue général, la « socialisation entre espèces » est proposée comme un concept fertile où l'acte de brouiller les frontières – entre nature et culture, et entre espèces – joue un rôle important dans l'apprentissage.

MOTS-CLÉS

anthropologie de la primatologie – anthropologie symétrique – apprentissage social – chimpanzés – ethnoprmatologie – étho-ethnographie – socialisation entre espèces.

ABSTRACT

Social transmission of behavior between species is a multifaceted phenomenon that requires a theoretical and methodological refinement beyond concepts such as enculturation. There are contexts in which species-typical patterns necessitate social support to develop ; for instance, new chimpanzee mothers in captivity that learned caretaking body techniques from humans. To address cases not fully categorized as « cultural » or « instinctive, » this paper discusses human-animal social relationships from a new perspective, namely, interspecies socialization. Three scenarios are outlined – when humans or chimpanzees learn (a) another species' patterns, (b) shared patterns, and (c) one's own species-typical patterns through interspecies interaction. The theoretical reflections and ethnographic examples were mainly based on a long-term etho-ethnographic work at the Primate Research Institute of Kyôto University. Moreover, the paper outlines the basic interdisciplinary methods available to potential etho-ethnographers. Overall, interspecies socialization is proposed as a prolific concept where the blurring of the boundaries – between nature and culture and between species – plays an important role in learning.

KEYWORDS

anthropology of primatology – chimpanzees – ethnoprmatology – etho-ethnography – interspecies socialization – social learning – symmetrical anthropology.

Lys ALCAYNA-STEVENS
Chimpanzés, jaguars et ventriloquisme ethnographique
Chimpanzees, jaguars and ethnographic ventriloquism

RÉSUMÉ

Fondé sur des recherches ethnographiques dans l'un des rares sanctuaires pour primates installé en Europe, cet article aborde la question des « perspectives animales » sous l'angle du tournant « ontologique » en anthropologie pour interroger les limites des approches actuelles de l'anthropologie « au-delà de l'humain ». L'article commence par une exploration de la façon dont les gardiens du sanctuaire conceptualisent les « points de vue » des chimpanzés dont ils s'occupent. L'heuristique de la « double pensée » me permet d'affirmer que les gardiens opèrent dans des contextes différents : quand ils s'occupent du bien-être des chimpanzés, ils sont attentifs à leurs humeurs et leurs besoins, tandis que lorsqu'ils effectuent des visites guidées, ils maintiennent que les humains ne peuvent pas élever les primates, car ils ne peuvent pas savoir ce que cela signifie d'être chimpanzé. L'article soutient que lorsque les ethnographes parlent des acteurs sociaux non-humains, le principal écueil qui les guette n'est pas l'anthropomorphisme mais un genre de « ventriloquisme anthropologique » : ils finissent presque toujours par décrire leurs sujets par le biais de la voix et des concepts des humains auxquels ces acteurs non-humains sont reliés. L'article conclut en soutenant que les pistes les plus prometteuses de l'anthropologie des animaux seront celles qui prendront en compte un aspect de la condition humaine parfois oublié par les anthropologues : l'ambiguïté.

MOTS-CLÉS

ambiguïté – contradiction – ontologie – perspective – phénoménologie – relations homme/animal.

ABSTRACT

Based on ethnographic research in one of the only primate sanctuaries in Europe, this article addresses the question of « animal perspectives » with a discussion of the « ontological turn » in socio-cultural anthropology, to reflect on the limitations of current approaches to an anthropology « beyond the human ». The article begins with an exploration of how keepers at the sanctuary conceive of the « points of view » of the chimpanzees they care for. The heuristic of 'doublethink' allows for an appreciation of the fact that keepers operate in different contexts : when they take care of chimpanzees' well-being, they are attentive to their moods and needs, but when they conduct guided tours, they maintain that humans should not keep chimpanzees as pets, because they cannot know what it means to be a chimpanzee. The article argues that when ethnographers write about social actors who do not

have human voices, the spectre which haunts them is not anthropomorphism, but a sort of « anthropological ventriloquism » : that is, they almost always end up describing their subjects with the voices and concepts of the humans to which they are related. The article concludes by arguing that the most promising avenues in an anthropology of animals will be those which appreciate an aspect of the human condition heretofore under-theorized by anthropologists : ambiguity.

KEYWORDS

ambiguity – contradiction – humain-animal relations – ontology – perspective – phenomenology.

Juno S. PARREÑAS

**L'anthropologie de primatologie dépasse l'ordre des primates :
une critique féministe et « queer »**

An anthropology of primatology exceeds the Primate order : A feminist and queer critique

RÉSUMÉ

Cet article cherche à répondre à la question posée par Lys Alcayna-Stevens : qu'est-ce qui permet de distinguer l'anthropologie de la primatologie des autres analyses critiques de cette discipline ? Il soutient qu'une anthropologie de la primatologie ne saurait se limiter aux seuls primates non-humains. Typique de l'ethnographie, les analyses ethnographiques en anthropologie de la primatologie dépendent de la sensibilité ou des sensibilités de l'anthropologue, de ce qui est important pour ses informateurs, de l'impact des conditions dans lesquelles les recherches sont conduites, et de la manière dont les informateurs « interpellent » l'anthropologue. Le travail de l'anthropologue de la primatologie n'est pas de répéter ce que ses informateurs disent, ni de dépendre entièrement des données biologiques, mais d'offrir une analyse empirique afin de produire une théorie sociale et culturelle. Cet article propose une interprétation « *queer* » et féministe de l'expérience ethnographique. Une anthropologie de la primatologie vue depuis cet angle rejette la vision holiste de la « *four-fields anthropology* » de Franz Boas. Au contraire, elle reconnaît son incapacité de connaître et de contrôler pleinement ses sujets d'étude, qu'ils soient humains ou non.

MOTS-CLÉS

ethnographie multi-espèces – four-fields anthropology – informateurs – interprétation – relations hommes-animaux – Sarawak.

ABSTRACT

This essay responds to Lys Alcayna-Stevens's question : What makes an anthropology of primatology distinct from other critical analyses of primatology ? This paper argues that an anthropology of primatology cannot be limited to the subject matter of nonhuman primates. Typical of ethnography, ethnographic

analysis in an anthropology of primatology depends on the anthropologist's sensitivities and sensibilities, what might be important to informants, what impacts the conditions under which anthropologists conduct research, and how informants engage anthropologists. The work of an anthropologist of primatology is not to repeat what informants express, nor is it to depend entirely on biological data, but to offer empirically grounded analysis that produces social and cultural theory. This paper offers a queer and feminist interpretation of ethnographic experiences. Such an anthropology of primatology rejects holism espoused by four-fields Boasian anthropology. Instead, it recognizes the inability to ever fully know or control one's research subjects, whether human or otherwise.

KEYWORDS

four-fields anthropology – human-animal relations – informants – interpretation – multispecies ethnography – Sarawak.

Nicolas LANGLITZ

L'ethnographie des chimpanzés face au succès sauvage de l'espèce humaine

Chimpanzee ethnography in the face of humankind's savage success

RÉSUMÉ

La primatologie culturelle récapitule l'anthropologie culturelle. Dans les années 1980, au moment même où nombre d'anthropologues culturels abandonnaient le concept de culture, en particulier aux États-Unis, les ethnographes des chimpanzés l'adoptèrent pour décrire les variations comportementales des communautés de grands singes vivant dans des espaces géographiquement distincts. Tout comme leurs collègues en sciences humaines qui en avaient fait l'expérience depuis plus d'un siècle, ils avaient eu peur d'être arrivés trop tard : au mieux, allaient-ils pouvoir documenter ces cultures sur le déclin alors que la sixième extinction de masse était en train d'éradiquer les communautés les unes après les autres. Cet article brosse un portrait de l'ethnographie des chimpanzés comme une primatologie de sauvetage dont l'objet est de décrire la diversité des cultures sauvages. Tandis que les anthropologues évolutionnistes essaient de comprendre notre place dans l'histoire naturelle, il nous faut de même inventer de nouvelles manières de raconter cette histoire et de regarder en face le succès sauvage de l'espèce humaine.

MOTS-CLÉS

Anthropocène – anthropologie de sauvetage – cultures animales – ethnographie – ethnographie multi-espèces – extinction – fatalisme – histoire naturelle – primatologie.

ABSTRACT

Cultural primatology recapitulates cultural anthropology. In the 1980s, just as many cultural anthropologists, especially in the United States, abandoned the culture concept, chimpanzee ethnographers took it up to describe geographical differences in behaviour between communities of apes. Like their colleagues in

the human sciences had done for more than a century, they worried that they might have come too late : at best, they would document cultures on the wane as the sixth mass extinction in natural history eradicated chimpanzee community after community. This article sketches chimpanzee ethnography as a form of salvage primatology that documents the diversity of wild cultures. As evolutionary anthropologists try to understand our place in natural history, we also need to invent new ways of telling the story and coming to terms with humankind's savage success.

KEYWORDS

animal cultures – Anthropocene – ethnography – extinction – fatalism – multispecies ethnography – natural history – primatology – salvage anthropology.

Hiav Yen DAM
L'écho de leur chant : Anthropologie de l'extinction d'un primate chinois dans l'Anthropocène

The echo of their song : Anthropology of the extinction of a Chinese primate in the Anthropocene

RÉSUMÉ

Les gibbons sont des grands singes endémiques des forêts tropicales et subtropicales d'Asie. Ils ont fait l'objet de moins d'intérêt que leurs cousins plus médiatiques. Le gibbon de Hainan (*Nomascus hainanus*) – classé dans la catégorie « En danger critique d'extinction » (CR) sur la Liste rouge de l'UICN –, figure parmi les primates les plus menacés au monde et pourrait être la première espèce de grands singes à s'éteindre à cause de l'Homme. Cet article se base sur un terrain dans la Réserve naturelle nationale de Bawangling (île de Hainan, Chine) protégeant la dernière population de gibbon de Hainan. Son objectif est de décrire les relations entre les gibbons et la forêt à travers le regard des chinois Han, des Tlay (nationalité minoritaire Li, en chinois) et des primatologues. L'Anthropocène – cette nouvelle époque géologique qui met l'Anthropos au centre –, nous fait oublier l'existence d'une humanité multiple ainsi que celle des multiples mondes non-humains. À l'aube de leur extinction, les gibbons nous offrent des pistes pour (re)penser l'Anthropocène et la Sixième extinction de masse.

MOTS-CLÉS

Anthropocène – Chine – forêt tropicale – gibbon de Hainan – Han – île de Hainan – nationalité minoritaire Li – sixième extinction de masse.

ABSTRACT

*Gibbons are species of apes endemic to Asian tropical and subtropical forests. They have been relatively neglected compared to the great apes. The Hainan gibbon (*Nomascus hainanus*) is listed as Critically Endangered (CR) by the IUCN Red List. They are among the most endangered primates and might become the first ape*

Primates

driven to extinction by humans. Drawing on my fieldwork within Bawangling National Nature Reserve (Hainan Island, China) which protects the last remaining population of Hainan gibbon, I describe the link between the gibbons and their forest as perceived by the Han Chinese, the Tlay (Li ethnic minority in Chinese) and the primatologists. The Anthropocene – this new geological epoch which puts Anthropos at its core – makes us forget the existence of multiple humanities as well as multiple non-human worlds. At the dawn of their extinction, gibbons offer some food for thought to (re)think the Anthropocene and the Sixth Mass Extinction.

KEYWORDS

Anthropocene – China – Hainan gibbon – Hainan Island – Han – Li ethnic minority – sixth mass extinction – tropical mountain rain forest.

Tamara GILES-VERNICK **Primatologies locales en Afrique centrale** *Local primatologies in central Africa*

RÉSUMÉ

À partir d'analyses anthropologiques et historiques des « primatologies locales » en Afrique centrale, cette contribution montre qu'elles permettent de mettre en lumière les savoirs accumulés et en mutation sur l'alimentation, l'écologie et le comportement des primates non-humains, et elles peuvent également servir de cadre pour comprendre ce que cela signifie de dire que les primates non-humains sont « presque comme les humains ». Le terme « primatologies locales » fait référence à la manière dont des populations vivant à proximité de primates non-humains les observent afin de mieux comprendre leurs rapports sociaux et leurs comportements. Ce terme reprend et étend les débats dans le domaine des sciences sociales sur les « savoirs écologiques locaux ». J'examine ici, à travers une analyse historique et anthropologique, les récits et la manière dont les populations habitant dans la forêt en Afrique centrale entrent en relation avec les primates non-humains, en particulier les grands singes. Cette analyse révèle d'autres modèles d'humanité, d'animalité, et de changement historique, qui peuvent offrir un socle potentiel sur lequel peut s'appuyer la protection des primates non-humains.

MOTS-CLÉS

Afrique centrale – conservation – histoire – primates non-humains – primatologies locales – relations hommes-animaux – savoirs.

ABSTRACT

The present essay suggests how anthropological-historical investigation of « local primatologies » can simultaneously reveal central Africans' accumulated

and changing knowledge of primate food consumption, ecologies and behavior and their situationally-produced frames for understanding what it means for nonhuman primates to be « almost like people ». The term « local primatologies » refers to how lay people living in proximity to nonhuman primates observe them in order to gain insight into their social relations and behaviors. The term convenes to and extends decades-long debates in the social sciences which have addressed the promises and challenges of interpreting « local ecological knowledge ». Here I examine Central Africans' narratives and engagements with nonhuman primates, and particularly great apes, to reveal how they offer historically contingent understandings of humanity and animality, as well as life and death. This essay concludes with some reflections about how such local primatologies may provide grounds upon which to premise the protection of nonhuman primates.

KEYWORDS

central Africa – conservation – history – human-animal relations – knowledge – local primatologies – nonhuman primates.

Vincent LEBLAN

L'anthropologie stabilisée par le singe

Anthropology is stabilized by the monkey

RÉSUMÉ

Les singes n'ont cessé d'intriguer les anthropologues, à telle enseigne que la comparaison avec l'homme se présente comme un passage presque obligé de tout programme d'anthropologie manifestant quelque ambition générale. La primatologie stabilise l'anthropologie, la plupart des confrontations avec le singe ayant conduit à réaffirmer l'exclusivité des concepts et des principes épistémologiques centraux de la discipline. Néanmoins certaines recherches sur les primates questionnent cette exclusive. Sur le plan épistémologique, repenser la position occupée par les singes et les autres animaux en anthropologie revient à réarticuler l'opposition classique entre explication causale et explication intentionnelle à l'endroit de leurs comportements. Cette démarche constitue tout à la fois un rempart efficace contre les tendances naïvement intentionnalistes concernant les non-humains, et le gage d'une meilleure stabilité de l'anthropologie face aux « vents contraires » dont le réductionnisme des théories biologiques est porteur.

MOTS-CLÉS

anthropologie – cognition – comparatisme interspécifique – épistémologie – interdisciplinarité – primatologie – réductionnisme.

ABSTRACT

Anthropologists have always been intrigued by monkeys and apes, to such a degree that referring to primates appears as a near necessary passage for

Primates

any anthropological program aiming at a general conception of the discipline. Primatology stabilizes anthropology, as most confrontations with monkeys and apes have led to reasserting the exclusivity of the discipline's main concepts and epistemological principles. However, some primatological research does question that exclusivity. From an epistemological perspective, rethinking the place of primates and other animals in anthropology amounts to striking a new balance between causal and intentional explanations of their behaviors. This approach is as much an efficient buffer against naive intentionality concerning non-humans, as it is a stabilizer of anthropology in the face of biological theories' reductionism.

KEYWORDS

anthropology – cognition – epistemology – interdisciplinarity – interspecies comparatism – primatology – reductionism.

Frédéric KECK

Postface : Compétences et vulnérabilités des primates dans l'Anthropocène

Competences and vulnerabilities of Primates in the Anthropocene

RÉSUMÉ

En reprenant la distinction faite dans l'introduction à ce volume entre approche centrifuge et centripète des primatologues, cette postface discute la façon dont les articles du volume articulent compétences cognitives et vulnérabilité écologique dans les relations entre primates humains et non-humains, en ouvrant une nouvelle piste autour des pathogènes que les primates partagent en commun. Lorsque les primates non-humains servent à la fois de modèles expérimentaux et de sentinelles écologiques pour les maux qui vont affecter les humains en tant qu'espèce, les compétences et vulnérabilités partagées sont redistribuées.

MOTS-CLÉS

maladies infectieuses émergentes – modèles expérimentaux – sentinelles.

ABSTRACT

Rethinking the distinction made in the introduction to this volume between the centrifugal and centripetal approach of primatologists, this postface discusses how the volume articles articulate cognitive skills and ecological vulnerability in the relationships between human and nonhuman primates, by opening a new line of thinking around the pathogens that primates share in common. When non-human primates serve as both experimental models and as ecological sentinels for the diseases that will affect humans as a species, competences and vulnerabilities are redistributed.

KEYWORDS

emerging infectious diseases – experimental models – sentinels.

Contributeurs à ce Cahier

Lys Alcayna-Stevens. Chercheuse invitée au département d'Anthropologie de l'université de Harvard. Elle a obtenu son doctorat en anthropologie sociale de l'université de Cambridge en 2017 et une bourse post-doctorale de la Fondation Fyssen au Laboratoire d'Anthropologie Sociale (Collège de France) et à l'Institut Pasteur. Elle a travaillé pendant douze ans sur les relations entre les humains et les animaux et sur l'anthropologie des sciences, notamment la primatologie. Elle a publié de nombreux articles sur le corps, les animaux et l'environnement. Spécialiste de l'Afrique centrale, elle a étudié les zoonoses transmissibles des primates aux humains, notamment les épidémies d'Ebola en République démocratique du Congo (RDC). Elle travaille actuellement sur l'économie politique de l'humanitaire médical et les politiques environnementales des forêts équatoriales de la RDC. Elle s'intéresse également au développement florissant de l'anthropologie au-delà de l'humain.

Pamela J. Asquith. Professeur d'anthropologie spécialisée sur le Japon et d'anthropologie des sciences. Ses publications portent sur l'anthropomorphisme et les sciences naturelles, sur les conceptions japonaises de la nature, sur la primatologie comparée au Japon et sur l'Occident, ainsi que sur la marginalisation et le discours dans les travaux scientifiques internationaux. Elle est coéditrice de *The Monkeys of Arashiyama : Thirty-five Years of Research in Japan and the West* (SUNY, 1991), *Japanese Images of Nature : Cultural Perspectives* (Curzon, 1997 et 2001), co-traducteur et éditeur de *A Japanese View of Nature : The World of Living Things by Kinji Imanishi* (Routledge Curzon, 2002), et elle a développé des archives numériques sur Kinji Imanishi, 2004. Après avoir pris sa retraite de l'université de l'Alberta, elle est adjointe à la School of Environmental Studies de l'université de Victoria (Canada), et associée principale au Linacre College, Oxford, Royaume-Uni.

Gabriela Bezerra de Melo Daly. Chercheuse invitée à l'université de Saint Andrews et ancienne doctorante de l'École normale supérieure et du Laboratoire d'anthropologie sociale (Collège de France, CNRS, EHESS, PSL). Docteure en anthropologie sociale avec un parcours en primatologie en tant qu'expérimentatrice et chercheuse observatrice ; elle développe actuellement une étude de longue durée et multi-située qui compare la socialisation entre espèces – humains et chimpanzés/bonobos – dans plusieurs sites de recherche. Elle est membre du Centre pour l'étude de l'apprentissage social

et de l'évolution cognitive et de l'équipe de recherche « Origines gestuelles » (université de Saint Andrews). De plus, elle fait partie de l'équipe de recherche « Anthropologie de la vie » (Laboratoire d'anthropologie sociale) et elle est collaboratrice internationale du « Programme d'avant-garde des études supérieures en primatologie et sciences de la vie sauvage » (université de Kyôto).

Hiav Yen Dam. Doctorante en anthropologie sociale et ethnologie à l'École des hautes études en sciences sociales, rattachée au Laboratoire d'anthropologie sociale (Collège de France, CNRS, EHESS, PSL). Sous la direction de Philippe Descola, sa thèse de doctorat, porte sur la manière dont un même espace – la forêt tropicale – est perçu et pratiqué par différents acteurs – Tlay (Li en chinois), écologues, biologistes de la conservation, gibbons. Elle propose une « anthropologie de l'extinction » afin de réfléchir au défi de l'Anthropocène et de la sixième extinction de masse, en se basant sur le cas du gibbon de Hainan (*Nomascus hainanus*) – espèce de grands singes très rare et très menacée, classée dans la catégorie « En danger critique d'extinction » (CR) sur la Liste rouge de l'UICN – dont la dernière population est protégée au sein de la réserve naturelle nationale de Bawangling (île de Hainan, Chine).

Tamara Giles-Vernick. Directeur de recherche et Responsable du Groupe « Anthropologie médicale et environnement » dans l'Unité d'Épidémiologie des Maladies Émergentes à l'Institut Pasteur de Paris. Spécialiste en anthropologie médicale et en histoire de l'Afrique centrale et de l'ouest, ses recherches se focalisent sur l'émergence des maladies zoonotiques. Elle a récemment mené une étude anthropologique, historique et géographique sur les relations entre les humains, les primates non-humains et les maladies émergentes en Afrique centrale (Cameroun et République démocratique du Congo). En outre, elle a publié sur les hépatites virales, l'histoire des pandémies de la grippe, l'émergence de l'ulcère de Buruli au Cameroun, l'émergence historique du VIH en Afrique, et l'histoire environnementale. Elle coordonne actuellement un réseau mondial de sciences sociales pour la préparation et la riposte aux menaces infectieuses (Commission Européenne, H2020).

Frédéric Keck. Directeur de recherche CNRS au Laboratoire d'anthropologie sociale (Collège de France, CNRS, EHESS, PSL). Après des études de philosophie à l'École normale supérieure de Paris et d'anthropologie à l'université de Berkeley, il a fait des recherches sur l'histoire de l'anthropologie française et sur les questions biopolitiques contemporaines posées par la grippe aviaire. Il a dirigé le département de la recherche du musée du quai Branly entre

2014 et 2018, et dirige le Laboratoire d'anthropologie sociale depuis 2019. Il a publié *Claude Lévi-Strauss, une introduction* (Pocket-La Découverte, 2005), *Lucien Lévy-Bruhl, entre philosophie et anthropologie* (CNRS Éditions, 2008,) *Un monde grippé* (Flammarion, 2010) et (en co-direction avec N. Vialles) *Des hommes malades des animaux*, L'Herne, 2012. Il a reçu la médaille de bronze du CNRS en 2011.

Nicolas Langlitz. Professeur d'anthropologie à la New School for Social Research à New York. Anthropologue et historien des sciences, il étudie les cultures épistémiques des sciences de la vie et de l'esprit. Il est l'auteur de *Neuropsychedelia : The Revival of Hallucinogen Research since the Decade of the Brain* (University of California Press, 2012) et *Die Zeit der Psychoanalyse : Lacan und das Problem der Sitzungsdauer* (Suhrkamp, 2005). Il a travaillé sur les échanges interdisciplinaires entre les neuroscientifiques et les neurophilosophes, en particulier dans la recherche sur les rêves. Il prépare actuellement un livre intitulé *Chimpanzee Culture Wars* qui examine comment la culture est devenue à la fois un objet pour les sciences naturelles mais aussi l'objet d'une controverse en primatologie européenne, américaine et japonaise.

Vincent Leblan. Anthropologue, chargé de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (IRD) et membre du laboratoire Paloc (UMR208 Patrimoines locaux, environnement et globalisation, IRD-MNHN), situé au Muséum national d'histoire naturelle. Ses travaux menés en Afrique de l'Ouest intègrent ethnologie, primatologie de terrain et histoire environnementale. Ils ont pour objet l'étude des relations entre hommes et primates à des fins d'anthropologie fondamentale, d'épistémologie de l'interdisciplinarité et de recherches sur les politiques de patrimonialisation de la nature. Parallèlement, il entreprend des recherches historiques sur les pratiques de terrain naturalistes durant la période coloniale. Il a publié : *Aux frontières du singe. Relations entre hommes et chimpanzés au Kakandé, Guinée (xix^e-xxi^e siècle)* (Éditions de l'EHESS, 2017) et coordonné avec Dominique Juhé-Beaulaton : *Le spécimen et le collecteur. Savoirs naturalistes, pouvoirs et altérités* (Publications scientifiques du Muséum national d'histoire naturelle, 2018).

Frédéric Louchart. Professeur agrégé d'histoire et de géographie, docteur en anthropologie sociale et ancien ATER au Laboratoire d'anthropologie sociale. Il est notamment l'auteur de *Que faire de l'orang-outan ?* (2017, L'Harmattan) Ses travaux portent sur les rapports humains/non-humains et les problématiques évolutionnaires, ainsi que sur l'anthropologie des systèmes éducatifs.

Alexandra Palmer. Chercheuse postdoctorale à la Faculté de géographie et de l'environnement de l'université d'Oxford. Formée en anthropologie sociale et en primatologie, ses principaux domaines de recherche sont les dimensions éthiques des relations hommes-animaux, en particulier les relations avec les primates non-humains. La recherche présentée dans cet article est issue de ses travaux sur les relations homme-orang-outan réalisés dans le cadre d'un master en arts à l'université d'Auckland en 2012, et d'un doctorat à l'University College London entre 2015 et 2018. Elle fait partie du projet Animal Research Nexus, financé par le Wellcome Trust, et elle étudie actuellement les recherches sur les animaux menées dans des cliniques vétérinaires, des fermes, des sites de conservation et des zoos au Royaume-Uni.

Juno S. Parreñas. Assistant professor en Women's, Gender, and Sexuality Studies à la Ohio State University (États-Unis). Elle a publié en 2018 *Decolonizing Extinction : The Work of Care in Orangutan Rehabilitation* (Duke University Press), et a édité en 2017 *Gender : Animals* (Macmillan Reference USA). Elle a reçu en 2013 l'« American Anthropological Association's General Anthropology Division's Exemplary Cross-Fields Award ». Ses travaux académiques ont été publiés dans des revues telles que *American Ethnologist*, *Positions : Asia critique*, *Catalyst : feminism, theory, and technoscience*, et en ligne sur le site de *Cultural Anthropology* qui s'appelle *Theorizing the Contemporary Series and Engagement : A blog for the American Anthropological Association's Anthropology and Environment Section*. Elle est titulaire d'un doctorat en anthropologie de l'université de Harvard. Ses recherches ethnographiques sur les orangs-outans et leurs soigneurs ont bénéficié d'un Fulbright-IIE fellowship.

Véronique Servais. Psychologue et professeur en Anthropologie de la Communication à l'université de Liège. Formée à l'approche interactionnelle de l'École de Palo Alto, à l'éthologie et à l'anthropologie de la communication, elle a consacré une grande partie de ses recherches à l'étude de la communication et des interactions entre humains et animaux, notamment dans un cadre thérapeutique. Ses travaux récents incluent une étude de l'anthropomorphisme d'un point de vue pragmatique ainsi qu'une recherche sur l'affect et le contrôle dans les relations entre soigneurs et dauphins captifs. Elle s'intéresse aujourd'hui à l'intersubjectivité et à l'expérience de soi dans les rencontres animales, tout en menant une réflexion sur les conditions d'une science sociale animalière.